

ARPENTER, GUIDER, JALONNER

LA MARCHÉ, OUTIL DES PROCESSUS PARTICIPATIFS EN ARCHITECTURE ET URBANISME DU XX^e SIÈCLE

Judith le Maire

133

La marche est une pratique récurrente des architectes et des urbanistes. Elle est spécifique à la culture de ceux qui envisagent leur production en participation avec les habitants des lieux qu'ils vont travailler. C'est à la fin du XIX^e siècle qu'émerge à travers les écrits d'un biologiste écossais, Patrick Geddes¹, la préoccupation de faire participer les citoyens au projet urbain. La marche est dès ce moment identifiée comme un outil pour les concepteurs du projet et pour les citoyens admis comme les connaisseurs du terrain. Elle est un instrument de compréhension et de conception que je déclinerai sous trois fonctions – arpenter, guider, jalonner – qui serviront de structure à cet article.

1

1854-1932, presbytérien écossais, anarchiste et en lien avec la *Fabian Society*. Son action et ses textes militants sont animés par un esprit libertaire. Son principal ouvrage, *Cities in Evolution*, publié à Londres en 1915 a été depuis traduit et réédité plusieurs fois. Il fonde dans cette ville la Sociological Society au début du XX^e siècle. Geddes est l'initiateur de l'*University Extension Movement* en Écosse qui dispense des cours universitaires aux jeunes et aux adultes des provinces.

La première partie est consacrée à la fonction d'arpentage des lieux. Marcher sur le terrain permet de relever les multiples nuances du contexte du projet. Les architectes participationnistes, depuis Geddes, se font accompagner afin de saisir dans leur errance les reliefs et les dispositions particulières des places traversées. Ils sont à la recherche de ce qui de la ville ne se lit pas dans un ouvrage et de la connaissance des autres qui ne s'acquiert qu'en faisant soi-même le parcours. La marche est utilisée pour réaliser un diagnostic en portant une attention particulière au site du projet à développer. Elle constitue une dimension incontournable de l'enquête fouillée du contexte dans sa double envergure, physique et humaine, ce que Geddes nomme le *civic survey*. Le contexte est

constitué tant par l'environnement paysager et bâti que par la culture et l'identité de la communauté humaine qui l'habite. Qui plus que le natif du lieu a arpenté cet endroit? Qui mieux que l'habitant d'une ville peut, à la foulée, déduire la qualité du sol? Sans cette connaissance, le projet conçu sur une page blanche n'est que le fait d'un architecte démiurge, de sa science et de son génie. Loin de lui l'idée de consulter d'autres acteurs, impensable de les faire participer à la conception du projet. C'est sur le lieu du projet que les acteurs partagent leurs connaissances.

La seconde partie s'intéresse à la fonction de guide que les connaisseurs – qui ont arpenté le terrain et mené l'enquête – vont utiliser pour informer et communiquer les subtilités des lieux et des projets à un grand nombre d'individus susceptibles de s'y intéresser. La marche est prise dans la visée pédagogique des processus participatifs qui mènent les concepteurs et les citoyens à concevoir des expositions de villes². Par le parcours guidé du visiteur, ils « donnent à voir » le site d'une façon particulière et multiple. Ils exposent la synthèse de l'enquête, ils la complètent et l'ordonnent. Que ce soit au fil des expositions de villes ou lors de la promenade architecturale dans un bâtiment, le visiteur éprouve l'espace en se déplaçant et expérimente le cadrage des vues. Afin que soient saisies toutes les dimensions des projets exposés – la complexité d'une cité – les concepteurs d'expositions de villes utilisent divers médiums de communication. L'objectif est de reproduire le mouvement du marcheur comme s'il arpenterait les lieux, en articulant vue à hauteur d'homme, à vol d'oiseau, maquette – et de séquencer le propos ainsi distillé et mis en scène.

La troisième partie, enfin, est l'occasion de rappeler la fonction de jalon et de dimensionnement de la marche pour les concepteurs des projets participatifs. Assez systématiquement dans les processus que j'ai étudiés, le dessin du projet et sa dimension spatiale se réfèrent au pas humain comme mesure. Ils conçoivent le quartier en fonction des distances à parcourir à pied. Dans cet intervalle soigneusement métré, ils mettent l'ambition de favoriser les rencontres et les rapprochements et de constituer les participants en une communauté. Pour ce faire et afin de prolonger l'expérience participative dans l'usage et la gestion du projet, ils maillent le plan d'équipements destinés à ces rassemblements. Ils érigent des biens communs qui sont les supports d'une gestion concertée et partagée du quartier.

Diagnostic, communication et conception « mobilisent » donc de façon régulière les acteurs des processus participatifs au cours du XX^e siècle. La méthodologie proposée par le père de l'urbanisme en participation, Patrick Geddes, à la fin du XIX^e siècle, est reproduite par une filiation d'architectes et d'urbanistes. L'arpentage, le parcours guidé et le pas du piéton y sont couramment convoqués.

2

Geddes situe la source de l'exposition municipale, *Civic Exhibition*, au sein des expositions internationales de pavillons de villes (tels ceux de la ville de Paris en 1878, 1889 et 1900). Elles présentent un intérêt local et comparatif et ont un véritable succès populaire. Depuis les années 1880, il a développé une méthode d'enseignement particulière et participative pour la formation des adultes dans l'*Outlook Tower* d'Édimbourg, outil pédagogique mélangeant les disciplines. L'association *Outlook Tower* – à la fois institut de sociologie et école de *Civics* – est le point de rencontre entre l'université et la cité, lieu de la *Civic Exhibition* d'Édimbourg.

C'est cette histoire que je vais esquisser à l'aide de quelques expériences des suiveurs de Geddes.

L'ARPEMENTAGE, OUTIL D'UN DIAGNOSTIC PARTAGÉ ET DE SAISIE DU CONTEXTE

Patrick Geddes est introduit à l'importance de la marche comme outil de diagnostic par son ami le géographe français Élisée Reclus³. Le voyage de ce dernier, traversant la France à pied avec son frère, et ceux de Geddes avec son père, marquent pour eux l'importance de la perception par le piéton des campagnes et des villes (fig. 1). Élisée Reclus déclare dans sa correspondance:

«J'ai besoin de marcher, de voir de nouveaux pays [...] je crois que le désir de marcher et de voir ne me laissera pas de repos. D'ailleurs voir la terre c'est pour moi l'étudier, la seule étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie et je crois qu'il vaut beaucoup mieux observer la nature chez elle que de se l'imaginer au fond de son cabinet. Aucune description, aussi belle qu'elle soit ne peut être vraie, car elle ne peut reproduire la vie du paysage, la fuite de l'eau, le chant des oiseaux [...] pour connaître il faut voir⁴.»

3
1830-1905, issu d'une famille protestante française, étudie à Berlin la géographie moderne, adhère aux idées républicaines et est exilé en Grande-Bretagne. À son retour en France, il écrit *La Terre, description des phénomènes de la vie du globe*, 1867-1868, et publie pour les voyageurs les *Guides Joanne*. En 1871, communalard, il est déporté et vit en Italie et en Suisse. Il enseigne la géographie à Bruxelles à l'Université Nouvelle créée en 1894 et au sein de laquelle il fonde l'Institut de géographie. L'enseignement et les écrits de Reclus tendent à inclure l'homme dans le processus géographique. Il agit sur le terrain de la science et de l'idéologie combattante, fréquente Kropotkine, Patrick Geddes et Aldous Huxley, partageant leurs idées anarchistes.

4
Lettre à sa mère, La Nouvelle-Orléans, 13 novembre 1885 (Gonot, 1996).

Les deux auteurs se méfient de la spécialisation académique, aucun secteur technique n'est complet à leurs yeux sans sa dimension humaine, et nul art n'a d'intérêt s'il ne tient compte des avancées scientifiques. Engagés dans le mouvement d'éducation populaire, ils donnent la priorité à un public élargi plutôt qu'aux élites universitaires. Ils privilégient, l'un comme l'autre, l'individu par rapport aux masses. C'est pourquoi ils soutiennent que la connaissance et l'éducation doivent être accessibles à chacun. L'objectif de Geddes est de susciter par là l'implication de la population dans les affaires de la ville, une participation au projet urbain et à la lutte contre ce qu'il nomme dans un anglais savoureux le *super slum*, le « super taudis ».

Afin de donner la capacité à tous de saisir les problèmes et les potentiels des sites, avant le projet, Reclus et Geddes utilisent la marche. Ils partagent la conviction que la déambulation dans la ville ou la région est le pendant indispensable de la connaissance livresque. L'autodidacte acquiert les connaissances de l'enfant du pays ainsi que le qualifie Reclus, il partage dans l'arpentage le savoir ordinaire qui documente l'identité des lieux. Pour l'enseignement de la géographie, Reclus entend lier la théorie et la pratique dans une école de la vie et « les excursions



FIG. 1. LE CHEMIN DES PHILOSOPHES, COLLÈGE DES ÉCOSSAIS DE MONTPELLIER FONDÉ PAR GEDDES. SOURCE: ©LE MAIRE 2012

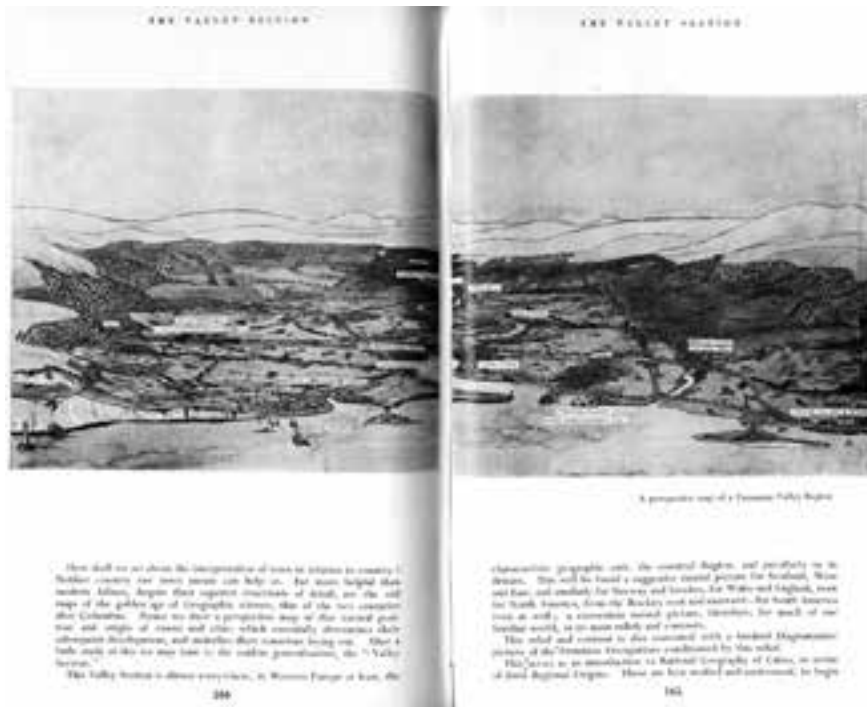


FIG. 2. (TYRWHITT, 1949) SOURCE: ISURU, BRUXELLES

occupent une place de choix dans l'enseignement» (Vandermotten, 1985: 72). Les *Summer meetings* de «P.G.» commencent chaque jour par des expéditions en plein air préalables aux travaux en chambre. Son processus pédagogique s'appuie sur les démonstrations, l'expérimentation et les excursions. Geddes guide les étudiants dans Édimbourg à différents moments de la journée, pour voir la ville dans la brume du matin ou au cœur de la nuit. La marche est entendue comme une façon de retrouver un contact avec la nature, l'extérieur, le paysage, elle permet de réintégrer l'observation *in situ* dans le processus pédagogique. «*We learn by living*» (Geddes, 1915: 266), déclare l'Écossais.

MULTIPLIER LES POINTS DE VUE

Patrick Geddes est emmené par son père dans de longues randonnées et c'est en gravissant la colline derrière chez lui et en découvrant la ville de Perth nichée contre la rivière et encadrée par les monts alentour qu'il saisit l'importance de penser la ville aussi en regard de l'échelle de la région (Meller, 1990: 24). Une intuition de l'enfance qui lui suggère un autre avantage de l'arpentage pour le diagnostic: la possibilité, en se déplaçant pour percevoir les sites de projet, de prendre de la distance, d'échapper au banal et à la vision quotidienne. Il s'agit de faire des va-et-vient entre une échelle très locale, la vision du piéton, et celle à vol d'oiseau qui prend de la hauteur pour saisir les enjeux de la ville inscrite dans sa région, en une vision globale. Il produira d'ailleurs une représentation de ces observations qu'est la coupe dans la vallée dont il fait usage pour chacune de ses enquêtes de diagnostic (fig. 2).

La marche dans le territoire permet une vision d'ensemble, la «géographie doit commencer par tout à la fois [...] la nature ambiante est une immense synthèse qui se présente à nous dans tout son infini et non partie par partie»⁵. Geddes parle à ce sujet d'une vision synoptique.

Il s'agit de marcher pour découvrir avec *ses yeux*, sans prêter l'oreille aux connaissances acquises par les autres. Marcher, parce que, pour Geddes, l'université est dans la ville, dans l'observation des métiers, marcher pour être dans la connaissance et être en mouvement. Ainsi que l'écrit Reclus, «c'est en dehors de l'école que l'on s'instruit le plus, dans la rue, dans l'atelier, devant les baraques de foires, au théâtre, dans les wagons de chemin de fer, sur les bateaux à vapeur, devant les paysages nouveaux, dans les villes étrangères [...]» (Reclus, (1880) 2008: 56). C'est l'«éducation intégrale» que Reclus veut voir enseigner à l'Université Nouvelle à Bruxelles⁶, une éducation active comme l'entend F. Ferrer⁷: le déplacement et le voyage y sont opposés à la passivité du lecteur.

5

Vers 1873 (Cordier, 1985: 174).

6

Elle est créée en 1894 pour assurer un enseignement aux étudiants de l'ULB qui se sont révoltés contre les autorités universitaires qui refusaient d'accueillir Élisée Reclus en raison de son anarchisme affiché.

7

1859-1909, autodidacte qui s'intéresse aux questions pédagogiques. Il réforme l'enseignement en créant l'École moderne en Espagne, qui publie de nombreux cahiers pédagogiques et dispense des formations pour adultes.

Ces sorties à l'extérieur le transforment « [...] en auteur grâce au pouvoir de magie que lui donne l'expérience, il peut susciter des changements à son gré dans la nature ambiante, évoquer des phénomènes, renouveler la vie profonde des choses par les opérations du laboratoire, devenir créateur pour ainsi dire [...] » (Reclus, 1908: 715); en marchant, il agit, sa pensée en est transformée et il devient expressif. Ainsi, la récolte d'informations et la créativité ou l'expression ne sont plus l'apanage des architectes; de cette façon les participants se constituent en acteurs des projets de rénovation de la ville. Après Patrick Geddes, au cours de l'histoire des processus participatifs, les exemples sont nombreux de la répétition de cette façon de faire. Parmi eux, je citerai l'interpellation de Le Corbusier par Norbert Bézard lors de la conception de la ferme radieuse en participation avec les paysans qui en est une illustration: « Laissez-moi vous dire que votre proposition ne vient pas, à coup sûr, d'un paysan – il faudra, c'est nécessaire, que les citadins apprennent ce que c'est qu'un village! Et pour cela il faut s'y promener, en ouvrant l'œil, les oreilles, et y vivre!⁸ »

PRODUIRE DES SAVOIRS

Geddes est persuadé des possibilités expressives de chaque citoyen qui amène son savoir réflexif dans le projet, nourrissant ainsi le savoir expert du planificateur. L'ouvrier de l'ère néotechnique « aristo-démocratisé en citoyen productif » (Geddes, *op. cit.*: 71) décide de la construction des maisons, de la planification de la ville (*town planning*) et de la conception urbaine (*city design*). La ville, pour Patrick Geddes, « doit être planifiée et construite, ici ou nulle part, par nous ses citoyens – un citoyen à la fois de la ville existante et de la ville idéale, de plus en plus reconnu comme n'en formant qu'un » (*ibid.*: vii).

L'arpentage et les excursions sont les moyens du *civic survey*, une observation préalable à l'urbanisme, l'enquête civique municipale, qui concerne le citoyen dans l'environnement physique de la ville. *To survey*, dans la langue anglaise, c'est porter un regard sur. L'art d'examiner et d'observer, ou encore de porter sur une situation un regard surplombant et synoptique. *To survey*, c'est plus qu'enquêter parce que cela englobe toute la complexité d'observer. L'observateur est plus actif qu'un spectateur: sa vision est à la fois intentionnelle et conditionnée. Lors de l'arpentage, l'esprit, à travers l'œil, interroge le réel. Un autre protagoniste de la participation, Gaston Bardet⁹, plus tard dans le siècle précise bien ce qu'apporte Geddes: « [...] le premier à étendre à la région le *survey* (littéralement arpentage) l'enquête sur place » (Bardet, (1945) 1975). Bardet qui enseigne la didactique geddesienne après-guerre à Bruxelles s'insurge longtemps contre « les prétendus urbanistes qui n'ont jamais marché à pied » (Cohen, 1978).

8

FLC Lettre de Bézard à Le Corbusier, 16 décembre 1943. C'est Bézard qui souligne.

9

1907-1989, urbaniste formé par Marcel Poëte et par les écrits de P. Geddes, il défend un urbanisme culturaliste ou traditionnaliste en opposition à un urbanisme moderniste.

La déambulation, la marche au sens geddesien est utile pour observer en un point local de l'espace, mais aussi « depuis ce moment ponctuel du présent » (Chabard, 2008: 114), dans l'immédiateté de l'observation *in situ*. En effet, l'attention portée à l'environnement physique et humain par les planificateurs aspirant à la participation est étayée par une observation longue, puisant au passé, mais aussi au présent, pour se projeter dans le projet d'avenir de la ville. Geddes propose un rapport personnel avec le réel, dans « un retour à l'observation directe » (Geddes, *op. cit.*: 314). Spatialité et temporalités sont articulées par les acteurs afin de produire les savoirs et échanger les connaissances qui nourrissent le projet.

Geddes d'ailleurs souhaite la fondation d'universités dans lesquelles est stocké ce que les étudiants ramènent de leurs explorations en plein air. Il propose de plus la mise au point d'expositions de villes comme réceptacles et lieux de production des données collectées (fig. 3).

LE PARCOURS ORCHESTRÉ: OUTIL DE COMMUNICATION

La dialectique illustrée dans les *thinking-machines* geddesiennes est chère aux penseurs de la participation des citoyens aux projets urbains, elle



FIG. 3. OUTLOOK TOWER COLLÈGE DES ÉCOSSAIS MONTPELLIER.
SOURCE: © LE MAIRE 2012

puise tant à l'action qu'à la réflexion. Si l'arpentage montre le déploiement d'une activité, une progression physique, un apprentissage « marché », cette acquisition de données dans le monde actif s'accompagne d'une seconde étape dans le monde passif de la pensée: à travers la constitution d'une réflexivité. Dans un premier temps, l'homme est façonné par son environnement, c'est ce qui se révèle dans le *survey*: le citoyen est conditionné et porte en lui le folklore, les traditions, connaît la nature des sols et des cultures, les activités humaines et les métiers qui se développent, l'artisanat, les conditions géographiques, économiques, anthropologiques... Mais dans un second temps, il façonne aussi son environnement. Il devient créatif, il conceptualise et imagine, il est producteur des lieux dans lesquels il veut vivre. L'enquêteur, capacité dirait-on aujourd'hui, par son action déambulatoire et fort de son savoir-faire, peut donner à voir les potentiels et les problèmes du site dans lequel s'inscrit le projet urbain. Il est capable d'une synthèse et d'une pensée politique pour le défendre. C'est ainsi que les participants conçoivent le parcours d'expositions afin d'y présenter de multiples points de vue, livresques et expérimentés.

L'association *Outlook Tower* créée par Geddes – à la fois institut de sociologie et école de *Civics (School of Civics)* – est le point de rencontre de la collaboration entre l'université et la cité. Elle s'installe dans une Tour Observatoire – l'*Outlook Tower* d'Édimbourg – dans laquelle Geddes opère une transposition spatiale du mouvement de la connaissance: il y présente dans un premier temps des documents historiques, géographiques... pour terminer par le *civic survey*.

L'objectif est de déplacer le visiteur « dans » la ville, de façon spatiale et chronologique; en effet, le parcours est « à la fois linéaire et cyclique, comme la spirale hélicoïdale qui symbolise communément l'évolution » (Chabard, *op. cit.*: 94). La promenade architecturale illustre « la dialectique entre regard détaillé et regard de survol, vision analytique et vision synoptique, il [le visiteur] peut physiquement l'expérimenter en montant dans la tour, depuis l'*Edinburgh room* jusqu'à la terrasse d'où il peut embrasser du regard la ville actuelle, celle qu'il habite dans le présent, à la fois héritage de tous les passés et annonciatrice d'un futur déjà à l'œuvre ». Il se libère « de l'accoutumance au banal, de la myopie du quotidien » (*ibid.*: 166). Il faut se déplacer dans l'espace pour accéder à la « virginité d'une vision reconquise » à la façon de ce que décrit Wolfgang Schivelbusch: « la perception panoramique, née du voyage en train, survient quand l'observateur n'appartient plus au même espace que l'objet observé » (1977).

Geddes évoque aussi « la ville à nouveau revue comme un tout, comme celui qui comprend les plans de ville voit celle-ci entière, comme d'un aéroplane ». La vision panoramique est recommandée pour les mêmes raisons par de nombreux défenseurs de la participation ayant l'ambition de faire de l'urbanisme un art civique. Le bibliographe et mondialiste

Paul Otlet notamment, mais aussi Louis Van Der Swaelmen qui prône dans *Préliminaires d'art civique* les prises de vues par ballon. Radburn¹⁰, la nouvelle ville verte américaine, est vue du ciel par un aéroplane dans le film *The City*, commenté par Lewis Mumford, disciple de Geddes (1939)¹¹. Louis Kahn et Oscar Stonorov¹², dans les manuels qu'ils conçoivent pour que les Américains réfléchissent eux-mêmes à l'aménagement de leur quartier, leur recommandent également de le regarder d'en haut pour saisir les rapports entre les blocs de maisons... Ralph Erskine, qui pour être au cœur de la compréhension des projets y installe son bureau pendant plusieurs années, insère dans ses dessins des montgolfières.

La Tour d'Observation panoramique est reconstruite, dans un projet récent de l'architecte G. De Carlo, inspiré par Geddes. «Comme l'acte cartographique en géographie, le planificateur se trouve toujours à la rencontre d'un relevé détaillé du territoire – ce que l'on appelle d'ailleurs 'l'arpentage', c'est-à-dire la mesure de son étendue par la marche elle-même, avec le pas comme unité et d'une représentation synoptique des données, des mesures relevées, sous la forme d'une carte, c'est-à-dire là aussi, d'une vue d'en haut.» (Chabard, *op. cit.*: 177).

Le panorama tend à une représentation du réel qui s'approche le plus possible, avec le plus de réalisme, de la vision humaine, «[...] c'est-à-dire MOBILE, circulaire et binoculaire» (*ibid.*: 171). Les architectes soucieux d'une transmission pédagogique vers le grand public afin qu'il s'approprie des connaissances urbaines, reproduisent souvent cette ambition d'une vision complète, ainsi Robert Auzelle¹³, à partir de 1947, publie les *Documents d'urbanisme* qui s'adressent à l'architecte et à l'urbaniste ainsi qu'à «tous» (Auzelle, 1954). Les fiches suivent une présentation stricte: des cartes de places redessinées à la même échelle et accompagnées de cartes anciennes. Trois types de photographies illustrent le plan. Elles sont prises à hauteur d'homme et au sol pour toutes perspectives intéressantes et donner un point de vue concret sur les sites présentés, mais sont également aériennes pour la troisième dimension, la vision d'ensemble et le contrôle (fig. 4).

Patrick Geddes est invité par Paul Otlet¹⁴ à l'Exposition internationale de Gand en 1913. Sa «*Town Planning and Civic Exhibition*» y est l'attraction intellectuelle et gagne le grand prix. Cette section consacrée à l'Exposition des Villes et à l'Urbanisme «éveille l'intérêt de chaque spécialiste, historien ou touriste, ainsi que de chaque lecteur moyen (limité sinon au domaine de sa propre expérience)» (Geddes, *op. cit.*: 15). L'exposition de Gand concrétise une pédagogie adaptée à la citoyenneté où «l'accumulation de l'expérience à partir du voyage à l'étranger ou de l'observation

10

Souvent citée en exemple ensuite (par Gaston Bardet notamment), Radburn (New Jersey) «Nouvelle ville» pour une communauté «planifiée», débute en 1929 et est influencée par le travail d'Ebenezer Howard et Patrick Geddes.

11

Fin des années trente, la vision aérienne est accessible hors des cercles des spécialistes. En France, l'aviation populaire naît sous l'impulsion d'H. Migniet et de son avion à autoconstruire qui porte le nom réjouissant de «pou du ciel».

12

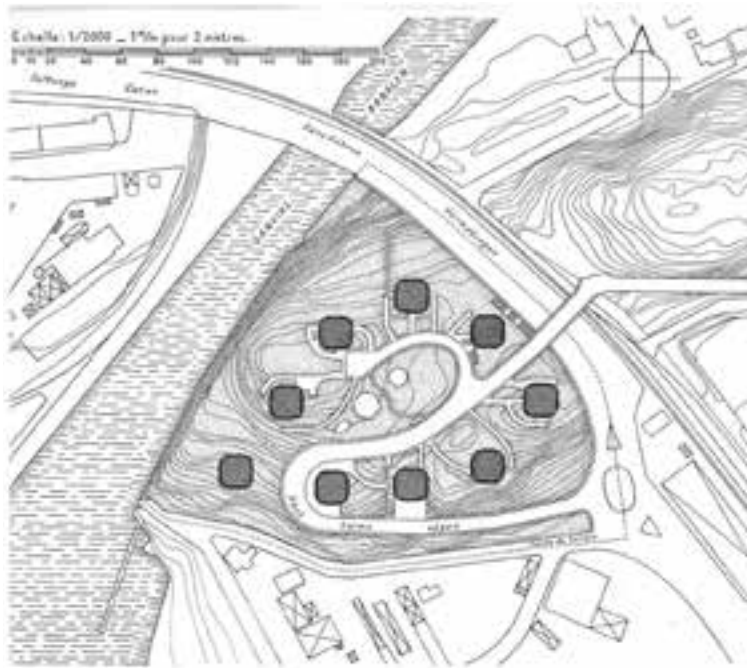
Kahn, 1901-1974, s'associe dans les années quarante avec l'architecte Stonorov, 1905-1970, ils organisent l'exposition *Better Philadelphia* en 1947.

13

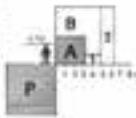
1913-1983, architecte et urbaniste. Suivant Gaston Bardet, il base son enseignement sur le tandem savoir et savoir-faire.

14

1868-1944, docteur en droit. Développe le système bibliographique afin de permettre l'accession à la connaissance diffusée par les livres. Une volonté comparable à ce que défend son ami Geddes: l'importance de l'apprentissage en autodidacte de la ville.



Les bâtiments seront implantés
de telle manière qu'il n'y ait
pas de dénivellement de plus
de 1 mètre. Les cources
seront aménagées de manière
à permettre un accès facile
à tous les appartements.
Les escaliers seront
implantés de telle manière
qu'il n'y ait pas de dénivellement
de plus de 1 mètre.



Le terrain est très pentu. La nature du sous-sol, l'irrégularité du terrain, la situation dans le quartier et les conditions de circulation ont été étudiées. L'ensemble de l'agencement de l'habitat, en particulier la répartition des bâtiments, a été étudié en tenant compte de toutes les données du terrain et du quartier.

Les immeubles, toujours le long de la rue, s'alignent sur une ligne droite. Les cources, aménagées pour les besoins du groupe d'habitation les plus nombreux et les plus larges, sont aménagées de telle manière qu'il n'y ait pas de dénivellement de plus de 1 mètre. Les escaliers sont implantés de telle manière qu'il n'y ait pas de dénivellement de plus de 1 mètre.



Ces immeubles sont situés sur les hauteurs de la ville. Ils sont implantés de telle manière qu'il n'y ait pas de dénivellement de plus de 1 mètre. Les cources, aménagées pour les besoins du groupe d'habitation les plus nombreux et les plus larges, sont aménagées de telle manière qu'il n'y ait pas de dénivellement de plus de 1 mètre.



Photo G. H. Courtois



Photo G. H. Courtois



FIG. 4. SOURCE: FONDS R. COURTOIS, ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUE D'ARCHITECTURE, UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

chez soi: des notes et des impressions; des illustrations, des plans, des maquettes et d'autres documents graphiques peuvent être mis en commun. Ainsi commencent graduellement les collections urbanistiques, et à partir de celles-ci les expositions sur l'urbanisme » (*ibid.*: 367).

Patrick Geddes guide le visiteur. Les salles n'ont pas une organisation systématique, au mieux alphabétique, et les parcours proposés sont divers et complémentaires. C'est pourquoi, explique Geddes, un homme plus avisé ira d'abord acquérir un savoir dans la « Salle des Villes Classiques ». À partir de là, « non seulement l'étudiant et l'architecte érudit mais aussi le public » accèdent à la galerie suivante consacrée aux « Petites et Grandes Villes de la Renaissance ».

Il insiste sur la valeur pédagogique de l'exposition: en effet, en la parcourant suivant un autre itinéraire, par exemple en commençant par la section géographie, l'entrée dans la galerie des « Villes Classiques » s'effectue avec « le nouvel avantage d'une autre réflexion ». De la même façon, si le visiteur passe dans la section des « Villes Médiévales », qui se distinguent du monde classique parce qu'elles sont conditionnées par le local et le régional, il aborde la Renaissance comme la période qui a détruit et remplacé la ville médiévale: il change de point de vue. En traversant la galerie des « Guerres », le visiteur pénètre dans le monde industriel. Il retourne ensuite vers les banlieues jardins, mais pour espérer réaliser cette utopie il doit connaître son terrain et passer par la pièce des « Enquêtes sur les Grandes et les Petites Villes ». Il peut poursuivre sa réflexion avec la salle des « Études Municipales »: un bureau de dessin et un atelier pour élaborer des esquisses à encadrer et accrocher ensuite.

15

Bourgeois a intégré le *survey*: « [...] un essai de géographie d'un genre spécial qui ressortit à la fois à la géographie économique, à la géographie historique, à la géographie humaine. Nous nous promenons à travers notre pays » (Bourgeois, 1938: 34). Voir également les chroniques dans *7 Arts* intitulées « Carnet d'un citadin » dans lesquelles sont proposées des « randonnées urbaines ».

Par l'intermédiaire de Paul Otlet, dont l'ambition est de rassembler les connaissances et de les mettre à la disposition des citoyens, l'architecte Victor Bourgeois¹⁵ dessine un héritier de l'*Outlook Tower*, l'*Urbaneum*. Le lieu d'exposition et de réflexion pour la ville de Bruxelles est érigé sur une colline, afin d'apercevoir le panorama de la vieille ville et de s'imprégner de son enseignement. Le bâtiment a trois côtés vitrés à cet effet: cette salle « éloignée de la science austère et pédante [...] inondée de clarté et de simplicité s'adresse à tous » (Otlet, 1931: 124) (fig. 5).

LA VILLE-RÉGION CONÇUE SUIVANT L'ÉTALON DE LA MARCHE

La marche est également un outil de conception pour la ville. Élisée Reclus développe l'idée d'une équidistance naturelle entre les villes qui eût existé



FIG. 5. «L'URBANEUM [...] DANS LEQUEL SERAIT EXPOSÉ DE FAÇON SYNTHÉTIQUE TOUT CE QUI TOUCHE À LA VIE DE LA RÉGION; CE SERAIT UN OUTIL UNIQUE DE TRAVAIL POUR LES TECHNICIENS ET UN EXCELLENT CENTRE DE VULGARISATION POUR LE PUBLIC [...] DE GRANDES PAROIS VITRÉES, AU TRAVERS DESQUELS SURGIT LE PANORAMA DE LA RÉGION [...] DES CARTES, DES GRAPHIQUES SONT GROUPÉS DANS DES COMPARTIMENTS. EN CONTREBAS, AU CENTRE, LA MAQUETTE TENUE À JOUR DE L'AGGLOMÉRATION» (BOURGEOIS, DE COMMAN, 1946: 47). SOURCE: ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUE D'ARCHITECTURE, UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

si le sol avait été semblable partout, les distances étant alors dictées par le commerce, l'attraction mutuelle, le pas du voyageur puis celui de son cheval, qui en une journée couvre la distance d'une ville à l'autre. Patrick Geddes établit ainsi des villes-régions, des conurbations: «[...] la principale limite de la ville moderne est ce voyage d'une heure ou de fait, le maximum qu'un homme occupé peut assumer sans trop empiéter sur sa journée de travail. Par conséquent, c'est par-dessus tout avec la constante extension et accélération des moyens de communication que chaque conurbation surgit et s'étend.» (Geddes, *op. cit.*: 41.)

Les distances parcourues lors des déplacements quotidiens sont utilisées plus tard notamment par Jose Luis Sert¹⁶ dans *The Human Scale in City Planning* de 1944, la grande ville est composée d'un *cluster* de petites *subcities*, une structure polycentrique qui évoque le modèle geddesien de conurbation. Outre la distance entre elles, pour le dimensionnement des villes mêmes, Sert recourt également, comme de nombreux architectes à l'époque, à l'archétype de la ville médiévale, caractérisée par des distances courtes, une taille limitée par des murs et surtout plusieurs *civic centers*. Le déplacement à pied dans la conception des projets est spécifique lorsqu'ils sont conçus avec des visées participatives ou communautaires. D'une part, on l'a vu plus haut, pour que les usages contribuent à la conception du projet à travers le diagnostic, mais surtout pour déterminer l'implantation de «biens communs», des architectures et espaces

16

Architecte, 1902-1983, intitule une de ses conférences «*A walk through the city*», c'est l'imprégnation du site et la connaissance du lieu qu'il introduit à la manière geddesienne (qu'il a assimilée depuis sa lecture de Geddes dans le texte dans les années quarante et ensuite au contact de Jaqueline Tyrwhitt).

urbains censés «éveiller l'esprit communautaire, favoriser la rencontre et l'appropriation par les citoyens de leur quartier» (*ibid.*: 94). Le retour au concept et à l'idéal de la Citoyenneté de Geddes s'imprime dans l'idée que le «drame de la vie» est influencé par le décor urbain et à l'inverse que la ville n'est pas issue d'une planification théorique, mais qu'elle naît aussi des actes spontanés de ses citoyens, notamment de leurs déplacements. La ville du Moyen Âge est, par exemple, la scène des cérémonies de l'église: «Comme dans l'église elle-même, les spectateurs sont à la fois les communiants et les participants: ils sont engagés dans le spectacle, le regardant de l'intérieur et pas de l'extérieur [...] la ville elle-même était le plateau des scènes du drame, et le citoyen lui-même était un acteur.» (Mumford, (1938) 1946: 64.)

Gaston Bardet, ami de Mumford qu'il rencontre à plusieurs reprises, mentionne lui aussi dans «la foule actrice et spectatrice» (Bardet, 1946: 175) et l'espace à laisser libre dans l'urbanisme pour le rassemblement et les fêtes urbaines. Ce modèle médiéval définit l'échelle – locale – du territoire de la communauté et en limite le nombre de participants, favorisant la réalisation participative des projets.

LA QUALITÉ URBAINE, LA DISTANCE ET LE PIÉTON

Lewis Mumford décrit Radburn comme la première ville dans laquelle la rue corridor bordée de maisons est abandonnée et où la vie domestique est séparée du bruit et du trafic, rejeté en périphérie. Les espaces verts et piétonniers sont continus d'un point de la communauté à l'autre. Radburn a donné l'impulsion de nouveaux modèles urbanistiques dans lesquels le problème du logement n'est pas traité à partir de celui de la maison individuelle, mais en planifiant la communauté comme unité, en un *integral planning*. Mumford mentionne «l'école comme le noyau de la communauté» (Mumford, *op. cit.*: 471). Telle l'église médiévale, elle définit la taille du quartier suivant la distance à parcourir à pied depuis la maison la plus lointaine. Dans leurs manuels participatifs des années quarante, L. Kahn et O. Storonov reproduisent l'illustration de Radburn et indiquent aux habitants pour leur projet de quartier que l'école «doit être à une distance faisable à pied de chaque maison qu'elle sert, ou pas plus loin qu'un demi mile.» (Kahn; Storonov: 1944)¹⁷ (fig. 6).

17

L'historien E. Mumford qui relève cette préoccupation naissante dans l'urbanisme des CIAM, quantifie l'unité de quartier habituelle entre 5 000 et 11 000 habitants, l'enfant doit marcher moins d'une demi-heure jusqu'à l'école et de préférence ne pas traverser les grands axes.

LA RUE COUVERTE, UN LIEU DE LA COMMUNAUTÉ

Nombreux sont ceux qui se préoccupent du piéton à une période où l'automobile est pourtant le jalon de la conception urbaine. Bruno Zevi

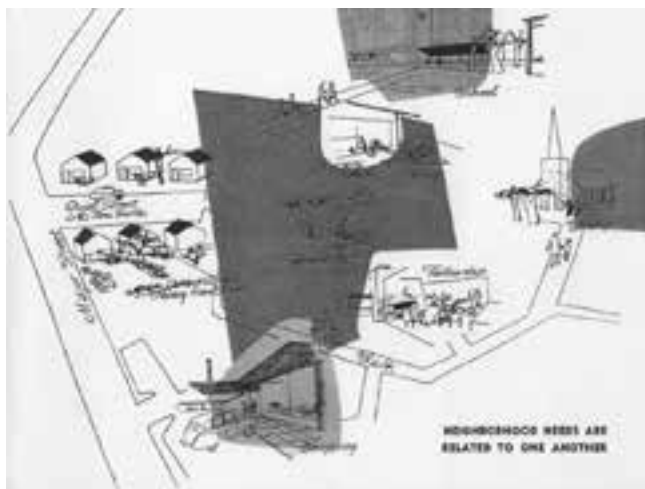


FIG. 6. (KAHN; STORONOV: 1944) SOURCE: BIBLIOTHÈQUE RICE UNIVERSITY, TEXAS



FIG. 7. (GEDDES: 1915) SOURCE: ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUE D'ARCHITECTURE, UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

recommande cette attention à « la plus vieille machine qui voyage dans la ville – le piéton, *ground-loving man* » (Zevi, 1949: 142). Lewis Mumford, au début de 1943, adopte la même posture lorsqu'il déplore le manque d'attention des CIAM au « rôle culturel et civique des villes ». Très proche de la notion de *Core*, élaborée et débattue notamment au CIAM 8 de 1951, cela implique que toute circulation mécanique soit détournée du « cœur » qui reste avant tout le domaine du piéton. Le *Core* est influencé par la *Lijnbaan* de Rotterdam où « le design était conduit par des considérations sur la communauté, aussi bien que sur l'efficacité des services, ce que Jaap Bakema appelait "valeur relationnelle" » (Lefaivre; Tzionis, 1999: 94). Ce dernier donne ainsi le système de *path-based design* comme la formalisation des deux dimensions piétonne et civique. Pour ces architectes, c'est L. Kahn qui en est le pionnier dans le plan pour Philadelphie de 1953 (*ibid.*: 98). D'autres architectes, A. et P. Smithson, la même année, déclarent oublier l'idée de la rue et en venir à la création d'espaces groupés qui rendent possible la vie sociale. Tel Sh. Wood, qui ne compte pas l'espace en mètres mais à la mesure du temps nécessaire pour le parcourir à pied, l'échelle graphique des Smithson est arpentée par un personnage qui franchit cent *yards* sous l'intitulé « *five minutes walk* ». Dans leur projet, les maisons en rangées bénéficiant chacune d'un porche s'attachent à un « *walk-in-the-dry* », une rue couverte, bâtie d'un côté, telle une place continue. Le schéma réinterprète

Cet ouvrage est basé sur l'exposition *Architecture without Architects* qui se tient en 1964 au MOMA de New York. Il donne comme illustration les arcades de Bologne. Il est précédé dans l'admiration des Dogon, de l'habitat primitif, des passages couverts par des membres de l'ATBAT – l'Atelier des Bâtisseurs, fondé en 1947.

le déambulatoire des stoïciens et préfigure la célébration du piétonnier et des rues couvertes des années 1970. Ainsi, Bernard Rudofski¹⁸ relève la qualité de la déambulation, qui est le reflet d'un degré élevé de civisme qui rend à la communauté une partie de la propriété privée sous la forme des arcades. Les passages qui permettent le cheminement piéton à couvert sont un des «lieux communs» retravaillés au cours du siècle pour formaliser les vertus des galeries en plein air d'Édimbourg célébrées en leur temps par Patrick Geddes dans *Cities in Evolution* (fig. 7).

CONCLUSION

Si la marche est indispensable pour l'appréhension de l'espace, elle a des fonctionnalités particulières qui sont utilisées de façon récurrente par les architectes participationnistes. Si seuls leurs noms transparaissent ici, c'est bien la pensée de Patrick Geddes qui les rassemble de façon fondamentale. Ils l'ont lu, traduit, ont été formés par leurs maîtres qui ont éclairé sa pensée et transmis ses convictions. Ils déclarent pour la plupart qu'il est leur référence. L'existence de cette filiation qui les relie tous à l'Écossais «P.G.», est attestée également quand on fait cet exercice d'une lecture de leurs projets relative à la marche. En effet, dans leurs écrits ou dans leurs pratiques, il apparaît qu'ils arpentent les sites de projet, qu'ils guident ensuite les participants pour leur transmettre leurs réflexions, dans des ouvrages ou des expositions, qu'ils conçoivent enfin les projets à pas comptés. La marche ne fait pas la participation, la participation n'oblige pas à la marche, mais ces deux pratiques se rencontrent fréquemment chez les praticiens de la participation au cours du siècle. Elles sont récurrentes et singulières. Marcher est une compétence commune à tous les acteurs, la marche, pour arpenter, pour guider, pour jalonner, se révèle dès lors comme un outil de choix pour compléter d'autres médiums – les discours, les dessins, les maquettes – dans l'échange de savoirs nécessaire dans les processus participatifs en architecture et urbanisme.

Judith le Maire est architecte et docteure en histoire de l'art. Elle est chargée de cours à la Faculté d'architecture de l'Université libre de Bruxelles. Elle dirige le Centre des Laboratoires Associés pour la Recherche en Architecture – C.L.A.R.A. Ses travaux portent sur les processus participatifs en architecture et urbanisme (*La grammaire participative en architecture et urbanisme 1904-1968*, Éditions de l'Université de Bruxelles, à paraître en 2013) et les méthodologies et les médiums relatifs à ces processus (J. le Maire, «L'apprentissage comme pilier de la grammaire participative dans l'architecture et l'urbanisme», dans Y. Bonny, et al., *Espaces de vie, espaces enjeux, entre investissements ordinaires et mobilisations politiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 203-218). Les aménagements des espaces extérieurs, les parcours assurant la transition entre l'espace public et l'architecture sont au cœur de cette investigation qu'elle mène notamment à travers la coordination de]PYBLIK[, formation à la culture et aux métiers de l'espace public à Bruxelles, depuis 2007. Elle a publié à ce sujet, notamment, «La place publique contemporaine ou la Piazza Beaubourg» (dans *La Place publique urbaine dans les anciens Pays*

bas et son contexte européen (XII^e-XX^e siècle), Artois Presse Université, Arras, 2007, p. 295-304). Elle a abordé la question de la mobilité également (« Bruxelles au XX^e siècle », *Fortifications. Bruxelles, l'émergence de la ville contemporaine*, Édition CIVA, Bruxelles, 2002, p. 70-74) à travers la transformation des remparts des villes européennes, ce qui fait également l'objet du colloque *Boulevards & Rings in Europe, 18th-19th Centuries*, qui se tiendra en 2013 à Bruxelles et Reykjavík.

BIBLIOGRAPHIE

- AUZELLE, R. (1945) 1975. *Documents d'urbanisme*, 2^e tome, fascicule 16, Paris, Vincent Freal éditeur.
- BARDET, G. 1946. *Pierre sur pierre, construction du nouvel urbanisme*, Paris, Éditions L.C.B.
- BARDET, G. (1945) 1975. *Urbanisme*, Paris, PUF.
- BOURGEOIS, P. et V. 1938. « Sites et urbanismes wallons », dans *II^e congrès des socialistes wallons*, Parti ouvrier Belge, Charleroi, p. 29-59.
- BOURGEOIS, V.; DE COOMAN, R. 1946. *Charleroi terre d'urbanisme*, Bruxelles, Éditions art et technique.
- CHABARD, P. 2008. *Exposer la ville, Patrick Geddes (1854-1932) et le Town planning movement*, deux volumes, Thèse de doctorat, Université Paris 8.
- CORDIER, J. 1985. « Actualité de la pensée d'Élisée Reclus et de son activité à l'Université nouvelle », dans *Élisée Reclus*, colloque, Institut des hautes études de Belgique et Société royale belge de Géographie, Bruxelles, p. 172-178.
- COHEN, J.-L. 1978. « Gaston Bardet, un humanisme à visage urbain », *A.M.C.*, n° 44, p. 74-85.
- GEDDES, P. 1915. *Cities in Evolution, an introduction to the town planning movement and to the study of civics*, London, William & Norgate.
- GONOT, R. 1996. *Élisée Reclus prophète de l'idéal anarchiste*, Pau, Édition Covedi.
- KAHN, L.I.; STORONOV, O. 1944. *You and your neighborhood... A primer for Neighborhood Planning*, New York, Revere Copper and Brass, inc.
- LEFAIVRE, L.; TZONIS, A. 1999. *Aldo Van Eyck Humanist Rebel, in between in a postwar world*, Rotterdam, 010 Publishers.
- MELLER, H. 1990. *Patrick Geddes. Social Evolutionist and City Planner*, Londres-New York, Routledge.
- MUMFORD, L., (1938) 1946. *The culture of the cities*, Londres, Secker and Warburg.
- OTLET, P. 1931. « L'Urbanisme. Bruxelles, cité mondiale, Bruxelles, Grande ville. Bruxelles capitale de la Belgique », *La Cité*, Vol. 10, n° 10.
- RECLUS, E. (1908) 1990. *L'homme et la Terre, histoire contemporaine*, Paris, Fayard.
- RECLUS, E. (1880) 2008. *Évolution et Révolution*, Paris, Éditions Le passager clandestin.
- SCHILVERBUSCH, W. (1977) 1990. *Geschichte der Eisenbahnreise*, Paris, Éditions du Promeneur.
- TYRWHITT, J. 1949 (éd.). *Cities in evolution*, Londres, William and Norgate, LTD.
- VANDERMOTTEN, C. 1985. « La pensée d'Élisée Reclus et la géographie de la Belgique de son temps », dans *Élisée Reclus*, colloque, Institut des hautes études de Belgique et Société royale belge de Géographie, Bruxelles, p. 71-94.
- ZEVI, B., n.d. préface 1949. *Towards an organic architecture*, Londres, Faber & Faber limited.